

Rencontre avec Zeyn Joukhadar

« **Les façons dont nous prenons soin les un·es des autres est ce qui rend la vie possible** »

Le narrateur, jeune personne trans non-binaire, erre dans les rues de New York, dévasté par la mort brutale de sa mère cinq ans auparavant. Jusqu'à ce qu'une nuit, il trouve dans les vestiges de l'ancien quartier syro-américain le journal de Laila Z, peintre syrienne émigrée dans les années 1930. Porté par les traces d'un passé qui lui ressemble, il part alors en quête d'un oiseau mythique jamais référencé, et de lui-même. Une quête qui l'amènera, qui sait, à se donner un nom ? Récit initiatique d'une grande poésie, *Les trente noms de la nuit* aborde avec délicatesse les thématiques complexes de la transidentité, l'immigration, la mémoire et la transmission. Un roman époustouffant, récompensé des prestigieux Stonewall Book Award et Lambda Literary Award. Par Marie Pénicaut



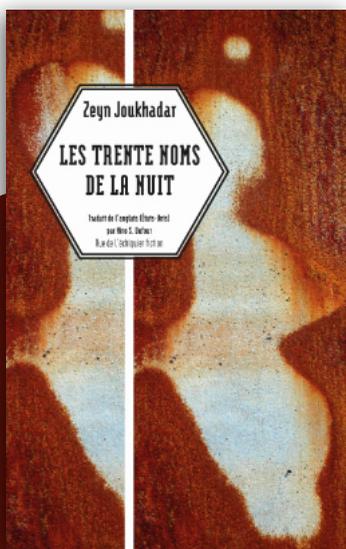
La plupart de tes personnages sont queer, mais tu n'utilises pas ce terme, ni d'autres (trans, non-binaire, lesbienne) pour les décrire.

Pourquoi ce choix ? Je voulais décrire ce que c'est d'être une

personne queer, ou trans, quand on est racisé·e d'une manière dans laquelle j'aurais pu me reconnaître en étant plus jeune. Les seules représentations de la queerité ou de la transidentité auxquelles j'ai eu accès en grandissant étaient blanches. Je ne pensais pas que le mot trans pouvait s'appliquer à quelqu'un comme moi.

J'ai donc préféré me concentrer sur comment on ressent sa transidentité dans son corps : les types de désirs, ou d'inconforts spécifiques, comme la dysphorie que le personnage n'identifie pas d'emblée comme telle mais que moi, ou d'autres, comprendront plus tard en être. Où·est·ce que ça vit dans le corps, comment le personnage en prend conscience, qu'est-ce qu'il en fait avant même de réaliser ce que ça signifie ?

Il y a quelque chose de très sensoriel dans ton écriture. Tu convoques les goûts, les couleurs, les textures. Tu décris aussi beaucoup la fabrique de la vie quotidienne.



Pourquoi ? Il y a trois choses. Je suis synesthésique, et je ne pense pas toujours à la façon dont ça influence mon écriture... Je voulais aussi ancrer le texte dans le corps. Laila et Nadir, qui sont assigné-es femmes à la naissance, se voient attribuer des rôles de genre spécifiques, surtout dans la sphère domestique. La littérature ne prend souvent pas au sérieux l'espace domestique, ni tout ce qui touche à la féminité. Je voulais vraiment montrer que le domestique a une valeur littéraire, que c'est un espace d'intimité, de profondeur, de complexité.

La trajectoire de Nadir, le personnage principal, nous montre combien nous avons besoin d'histoires qui nous ressemblent pour avancer. Quelles histoires ont influencé ta propre trajectoire d'auteur ?

J'ai beaucoup de chance de connaître d'autres écrivain-es arabo-américain-es queer et trans qui m'ont donné, à bien des égards, une feuille de route pour ma propre carrière, et une image de ce à quoi ma vie pourrait ressembler. Je pense à Randa Jarrar, mais aussi à Rabih Alameddine qui a écrit *L'ange de l'histoire*. Ça parle d'un arabo-américain qui vieillit et qui revient sur sa jeunesse pendant la crise du sida. Alameddine montre comme il peut être facile pour nous d'oublier ce que les personnes queer ont pu traverser dans l'histoire, et comme il est douloureux de se souvenir. Ça parle aussi de racisme et d'islamophobie : il a

beaucoup influencé ma conception de l'écriture d'un livre dans lequel raconter plusieurs histoires à la fois.

Tu as fait un travail d'archive impressionnant pour raconter l'histoire des syro-américain-es. Est-ce que l'écriture t'a permis de renouer avec ta propre histoire ? J'ai écrit ce roman à un moment

« J'étais très fatigué qu'on me dise constamment que mon existence était une nouveauté. Le but du livre, ce n'était pas vraiment de prouver que les arabo-américain-es queer et trans ont toujours existé - ça devrait être évident »

précis, où j'étais très fatigué qu'on me dise constamment que mon existence était une nouveauté. Le but du livre, ce n'était pas vraiment de prouver que les arabo-américain-es queer et trans ont toujours existé - ça devrait être évident. Mais je voulais savoir ce que j'allais découvrir, surtout en tant que New-Yorkais et ignorant l'existence d'un quartier entier de syro-américain-es [Little Syria], dont il ne reste plus que trois immeubles. Je voulais aussi savoir comment nous pouvons apprendre de ceux qui nous ont précédé, comment iels ont



survécu, afin de faire face à ce que nous traversons maintenant. Toute une section du livre parle des syndicats d'ouvriers automobiles des années 1930 et 1940, de la solidarité entre les travailleurs arabes et noirs, et comment cela a été protecteur pour les deux groupes. Il faut que nous soyons solidaires au-delà des lignes de classe et de race, surtout en tant que personnes racisées.

Tu dédies ton livre à « qui choisit son nom ». Nadir ne trouve son nom que vers la fin de l'histoire. Qu'est-ce que ça signifie, de se nommer soi ? Un nom est un vœu qu'une personne fait pour une autre. Tes parents avaient une certaine idée, peut-être, du genre de vie qu'ils voulaient te donner, et le nom était censé permettre à ces choses d'arriver. Et donc c'est une sorte de cadeau. Mais ça ne veut pas dire qu'il faut garder ce cadeau : on peut

aussi se l'offrir à soi-même. Se nommer soi, ça peut aussi vouloir dire déterminer qui on veut exactement être dans le monde - pour soi, mais aussi pour nos proches, comment on peut être là pour elleux et elleux là pour nous. Le simple fait d'employer le nom et les pronoms de quelqu'un·e... On compte sur nos proches pour ça. C'est quelque chose qu'on peut faire les un·es pour les autres, et je pense que c'est vraiment fantastique.

On sent que c'est un livre écrit pour, et pas sur, les personnes trans et trans racisées. C'est ça pour toi, la littérature trans ? Je reviens souvent à ce que Torrey Peters a dit : la littérature est bien meilleure quand on écrit pour des gens comme soi. Si j'écris un livre en tant que personne trans et que je m'adresse à toi, une autre personne trans, je vais te raconter quelque chose que tu ne sais pas déjà. Ça m'oblige à aller plus loin, à écrire sur des choses plus complexes, à écrire des choses que je ne dirais peut-être pas à une personne cis. Et aussi, je ne vais pas perdre de temps à expliquer des choses très basiques. Je ne dis pas que les personnes cis ne peuvent pas lire ce livre. Ce que je dis, c'est que je leur fais confiance, en tant que

lecteurices, pour suivre : nos lecteurices sont intelligent-es et capables. On sait qu'iels suivront si on leur en donne la chance, qu'iels apprendront au fur et à mesure, qu'iels iront faire des recherches s'il y a des choses qu'iels ne comprennent pas, qu'iels ne prendront pas un personnage ou un-e auteurice comme lae représentant-e ultime de ce groupe.

Il y a beaucoup d'amour, de soin, de tendresse entre les personnages. Est-ce que le soin est un outil de résistance, quand on vit dans les marges ? Les façons dont nous prenons soin les un-es des autres est ce qui rend la vie possible, surtout dans les marges. Je pense à cette scène que j'aime beaucoup : Laila épée Khalto Tala et la veuve qui, selon ce qu'elle comprend ou non, apparaît comme l'amante de sa tante. Elles plient du linge, s'occupent des oiseaux. Il ne se passe trop rien et pourtant c'est un moment déterminant pour Laila. Une grande partie de la vie des personnes queer est faite de ça : des moments passés ensemble. Je pense à tous ces instants qui ne figurent pas dans les archives. Combien ont été purement et simplement effacés ? Volontairement laissés de côté, mal interprétés, ignorés ? J'y pense souvent, à ces petits

moments de joie queer qui prennent la forme du *care*, et dont on ne saura peut-être jamais rien. Mais ça ne veut pas dire qu'ils ne sont pas en train d'arriver. Ils sont essentiels. Ces actes de *care* sont ce qui nous maintient en vie.

Est-ce que tu peux nous dire quelques mots du travail que tu as été amené à faire avec Nino S. Dufour, ton traducteur ? On a parlé plusieurs heures ensemble. C'est merveilleux, et un privilège, de pouvoir travailler avec un traducteur de cette manière. Nino a adapté la langue non seulement aux mots individuels, mais aussi au sens du roman. C'est incroyablement novateur, les choses que les personnes queer font dans des langues genrées comme le français, l'italien, l'arabe, auxquelles on n'a même pas à penser en anglais. Je ne pense pas que les anglophones monolingues réalisent à quel point c'est un acte de créativité, un acte d'amour envers une langue, que de s'y ménager une place.

Tu peux nous dire quelques mots de ton prochain roman ? Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y aura des éléments de science-fiction, que ça parle de changement climatique et de montée globale du fascisme, et que le cast sera entièrement trans !